

LE MENESTREL

4446. — 83^e Année. — N^o 28.

Vendredi 15 Juillet 1921.

A propos de certaines Étrangetés de l'Art contemporain

Ah! vienne le souffle de la mer et des grandes montagnes!...
Vienne la race qui aura soif des éléments eux-mêmes!...
Vienne la vraie, l'humaine société!...

Edward CARPENTER. — *Vers l'Affranchissement*
(*Towards Democracy*).



L'AN dernier, parlant du chaos dans lequel, après un éblouissant crépuscule, semble rentrer notre civilisation européenne, vieille de près de quinze siècles, je disais de l'art : « ... Point n'est besoin d'un long examen pour reconnaître qu'il participe à la confusion générale : à part quelques grandes âmes qui ont allumé leur torche aux dernières lueurs occidentales ou ont été chercher en Orient une étincelle du feu primitif et éternel, nos artistes errent lamentablement dans le brouillard, à la poursuite de toutes les phosphorescences et de tous les reflets. Tel veut faire rendre à la lumière des Impressions sonores; tel autre ne sait plus distinguer les sons des couleurs; tel autre encore n'a qu'un but : transmuier en nuances chromatiques l'intellectuelle sonorité des mots. Pas d'étrangeté qui n'ait ses apôtres. Peut-être l'anarchie sera-t-elle bientôt complète (1). » L'évolution de la sensibilité s'étant, depuis lors, poursuivie en ce sens et les générations montantes n'ayant pas encore été à même de se révéler au monde, quelques réflexions nouvelles sur l'étrange condition de l'intelligence en cette époque de trouble et de doute universels ne seront peut-être pas hors de saison.

En premier lieu, la caractéristique fondamentale de notre temps me semble être la FATIGUE. La vitalité générale est affaiblie, la sensibilité se contracte, la pensée est prise de sommeil. Et puis il y a la CRAINTE, — la peur de la souffrance et du changement, l'ennui de l'effort, l'horreur du grand et du sublime, invariablement qualifiés de « pompiers », et de l'éloquence, que l'on ne distingue plus de la déclamation, de même que l'on confond l'absurde avec l'original. Enfin, on cherche le plaisir dans la confusion de toutes choses : tout est égal à tout, tout sert à tout; pour la volonté atténuée le choix réfléchi, ce grand principe de l'art et de la morale, est devenu impossible; on vit dans une sorte de transsubstantiation perpétuelle des arts, des émotions, des sexes. C'est là du moins le caractère spécifique des intellectuels d'avant-garde. Les autres suivent, doux moutons de Panurge effarés. Amour des petites impressions, recherche des sensations anormales et malades, dégoût pour la santé robuste, pour la respiration large et le rythme puissant qui accordent l'âme à la respiration

inouïe de la terre, au rythme caché des cieux. Ou bien alors, fatale réaction des forces méconnues qui éclatent, le cubisme, les lignes désordonnées qui s'entrechoquent et grimacent en d'absurdes caricatures. Ces sensibilités « avancées », — combien cette expression est juste! — aussi bien celles du cubisme que celles de l'impressionnisme, ont découvert tout naturellement leur ancêtre en Baudelaire, et ainsi *les Fleurs du Mal*, ces pauvres fleurs pour la plupart artificielles et exhalant des parfums de pharmacie, sont devenues les grandes initiatrices à la vie nouvelle! Certes, Baudelaire est un artiste souvent admirable et, parfois, un poète émouvant, et il ne s'agit nullement de le bannir de la cité du beau, où sa place est assurée, comme le sont celles de Verlaine et de Samain, de Manet et de Monet, et celle de l'exquis Debussy; mais si, vraiment, comme d'aucuns l'affirment, son livre reflète toute l'âme des temps modernes, alors c'est que l'âme des temps modernes n'est faite que de bien peu de chose!

Je relisais, il y a quelque temps, certaines pages de *l'Art au point de vue sociologique* où Guyau, ce maître de la pensée si vite disparu, fait un parallèle entre les « décadents » et les déséquilibrés. Il leur trouve comme caractères communs, avec l'hypertrophie du moi, l'humeur chagrine, la vanité, le besoin d'excitations extérieures, la complaisance dans les images horribles, l'obsession du mot; de tout cela résultant, pour les uns comme pour les autres, une insociabilité profonde, un véritable emprisonnement moral qui les sépare et de la nature et des autres âmes. « En définitive, dit Guyau, c'est la dissolution vitale qui est le caractère commun de la décadence dans la société et dans l'art : la littérature des décadents, comme celle des déséquilibrés, a pour caractéristique la prédominance des instincts qui tendent à dissoudre la société même, et c'est au nom des lois de la vie individuelle ou collective qu'on a le droit de la juger. » Il faudrait citer tout entiers les chapitres où le grand philosophe traite de cette littérature des épuisés et des impuissants, ainsi que ceux où il défend, avec quelle force et quelle clarté! la haute poésie féconde et salubre dont Hugo fut, au siècle dernier, le génial, le tout-puissant magicien (1). Car, naturellement, les deux

(1) Je ne puis cependant me retenir de citer le passage suivant : « La diversité des jugements portés sur Hugo tient en grande partie à la diversité et à la complexité de l'œuvre du poète. Pour comprendre Musset, il suffit presque d'avoir aimé; pour comprendre Lamartine, il suffit, bien souvent, d'avoir rêvé au clair de lune, tantôt avec douceur, tantôt avec tristesse. C'est une chose autrement complexe que de pénétrer le génie d'Hugo. Pour saisir sa richesse de coloris, il faudra pouvoir sentir Chateaubriand, Flaubert; pour comprendre la sonorité de son langage, il faudra apprécier les artistes de mots comme ce même Flaubert, Théophile Gautier, les Parnassiens; seulement, sous les mots, il y a très souvent des idées élevées et profondes, tandis que, sous les vers ciselés des Parnassiens, il n'y a rien. Pour saisir enfin toute la force de certaines formules, ce n'est pas trop d'être quelque peu philosophe. Il y a sans doute bien des artifices de composition dans ses romans et ses drames; pourtant, dans les scènes parti-

(1) *Création et Interprétation*, numéro du 23 avril 1920.

plus sublimes révélateurs de la beauté profonde au XIX^e siècle, — j'ai nommé Hugo et Wagner, — ne bénéficiant pas encore de l'éloignement et du snobisme comme leurs prédécesseurs Dante, Shakespeare ou Bach, sont très mal vus, sinon tout à fait méconnus, de la génération baudelairienne qui se considère comme l'élite du genre humain. Hugo, le grand Celte, plus ancien, plus tôt attaqué, s'en tire maintenant avec un peu de méprisante pitié; quant à Wagner, le grand Germain, il en est encore à recevoir de rudes coups, — dont Baudelaire, notons-le, serait fort chagriné!

Donc, une fatigue fondamentale, ayant pour conséquences l'horreur de la force et l'amour du vague, des yeux las, un cœur malade, et une fatale impuissance à rien créer en dehors du grotesque ou du déliquescence, impuissance d'ailleurs masquée par une incontestable habileté technique.

Soit, dira-t-on. Mais où trouver la cause de tous ces maux? Je répondrai sans la moindre hésitation : dans le matérialisme (1). Depuis deux siècles, grandissant en dehors des temples oublieux des « paroles de vie éternelle », la science des phénomènes a par degrés transformé le monde et la société. Limitée à l'étude des apparences, elle a forcé les esprits à se détourner des sources intérieures de la vie et les a amenés à ne plus considérer les formes évoluant que comme des assemblages fortuits d'« atomes » inconscients. (Que de semblables atomes ne peuvent exister en dehors de la pensée qui les imagine, il eût suffi d'un peu de bon sens métaphysique pour en être convaincu; mais le vent soufflait dans une autre direction.) Ce courant intellectuel mina peu à peu les dessous de la société, pénétra dans les consciences, et le matérialisme, balayant les vieilles idées cristallisées, déborda bientôt des cerveaux dans les cœurs. Les nouvelles idoles furent dès lors, sans que leurs adorateurs connussent toujours leurs vrais noms, le Hasard et l'Irresponsabilité, logiquement doublés d'injustice et d'indifférence, causes subtiles et profondes de l'empoisonnement de la volonté et, par là, de l'anarchie dans l'intelligence et la sensibilité. Aujourd'hui, réaction puissante due en partie aux dernières découvertes de la science elle-même, un revirement s'est produit dans la direction de la pensée, la tendance générale est de ne plus considérer l'homme et l'univers comme des mécanismes fatals, et les dogmes du matérialisme et du positivisme, plus d'un commence à en reconnaître l'inimaginable puérité (2). Mais le mal est

culières, dans les épisodes détachés de l'ensemble factice, il possède un sens du réel et arrive à une puissance lyrique dans la reproduction exacte de la vie que Zola, dans ses bonnes pages, a seul atteinte. Les admirateurs de Zola pourraient même, dans ces moments-là, comprendre Victor Hugo, si, à côté du réaliste, il n'y avait en lui un idéaliste aussi ailé que l'Ariel de Renan. D'autre part, il faudrait des écrivains accoutumés à l'analyse des Stendhal et des Balzac, pour saisir la finesse ou la profondeur de certaines observations psychologiques répandues en masse dans l'œuvre de V. Hugo et telles que celle-ci : « Comme le souvenir » est voisin du remords! »

(1) Je tiens à attirer l'attention sur ce fait, que j'attache ici au mot « matérialisme » le simple sens vulgaire de la langue courante. Dans ma pensée, l'esprit et la matière sont deux principes essentiellement relatifs, le positif et le négatif, le masculin et le féminin (*materia est mater*), — en somme les deux aspects primordiaux et coéternels manifestés dans l'Absolu, et dont l'opposition est nécessaire à l'existence de toute conscience active.

(2) Exemple de cette puérité : l'absurde contradiction entre l'axiome scientifique universellement admis : « La fonction crée l'organe », et le fait que les matérialistes considèrent la pensée comme une production du cerveau, alors que, d'après l'axiome même qu'ils ont énoncé, c'est le cerveau qui doit être une production de la pensée. Mais chut ! il découlerait tôt ou tard d'une

fait : la foule de ceux qui ne pensent pas restera longtemps encore prosternée devant les nouvelles idoles, et, à cause de cela, à cause aussi de la scission toujours plus marquée entre le haut et le bas, — en haut les élucubrations futuristes, en bas les grossiers spectacles du cinéma, telle est la formule, — l'anarchie continuera son œuvre, aussi bien dans le domaine du beau, dans l'art, que dans le domaine de l'action, dans la société.

Mais la guerre, la Grande Guerre? quelle fut son influence? Qui d'entre nous n'a espéré qu'elle serait pour tous les esprits un redressement formidable et comme la porte d'une ère nouvelle? Aussi quelle déception par la suite! Peut-être, cependant, n'avions-nous pas tellement tort : nous subissons aujourd'hui une inévitable réaction; mais, dans un éclair, la guerre nous a révélé des possibilités inouïes et, du même coup, les faiblesses et les vices qu'il nous fallait vaincre avant que ces possibilités pussent devenir des réalités. Après cet éclair, le voile est retombé, l'oubli est venu, et nos vieilles habitudes alarmées, dans leur crainte de périr, et profitant de notre affaiblissement, nous ont envahis de nouveau et, cette fois, tout entiers. De là tant de confusion, tant de fièvre, tant d'ennui. On n'ose plus penser, — voilà le mal, — parce qu'on a peur d'avoir à modifier quelque chose dans ses chères vieilles coutumes, parce que, pour vivre, au sens profond du mot, il faudrait maintenant consentir à l'abandon de trop charmantes erreurs! Pensez donc : il faudrait reconnaître que la vérité intégrale n'est pas contenue dans tel ou tel dogme, religieux, scientifique ou artistique; que la vie artificielle dans les villes, parmi toutes les richesses mécaniques de l'industrie, n'est pas la vie idéale; que la sensibilité n'a pas pour frontières

Les riches plafonds,
Les miroirs profonds,
La splendeur orientale,

et que la « douce langue natale » de l'âme ne sonne que déformée dans le boudoir aux amours étouffées! Quel bouleversement! Aussi les esprits chagrins disent-ils cette transformation mentale impossible; mais ceux que n'a point gagnés le scepticisme élégant et maladif de notre âge (1), n'abandonnent pas une parcelle de leur être au désespoir léthifère. Des générations montent qui portent l'avenir en leur front; elles balaïront devant elles, avec le rire joyeux d'Hercule dans les écuries d'Augias, toutes les veuleries, et toutes les ironies imbéciles, et tous les gémissements des phthisiques de la pensée! En attendant, ceux qui ne veulent marcher ni avec les écervelés de l'avant-garde, ni avec les routiniers du gros, ni avec les timorés de l'arrière, jaloux de mourir dans leurs vieilles formules, rechercheront librement en eux-mêmes, en leur cœur où toutes les vraies richesses du monde ont leur source, un peu du merveilleux silence spirituel qu'emplit le jaillissement primordial de la Vie, car, — c'est Villiers de l'Isle-Adam qui parle, — « crois bien qu'il y aura toujours du silence sur terre pour ceux qui en seront dignes ».

Jacques HEUGEL.

pareille théorie que tous les mouvements sont des modalités de la conscience; ce serait rouvrir la porte à l'« esprit » et, par conséquent, renverser des systèmes dont la mise en équilibre a coûté trop de peine!

Autre exemple de puérité : la croyance en un néant qui, par définition, n'est point.

(1) Ce scepticisme qui est, hélas! un si grand danger pour la mentalité française, toujours prête à accueillir par une fine raillerie ou avec une suffisance hautaine toute idée qui ne rentre pas exactement dans le cercle des idées acceptées.